Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 3

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196709

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'un; aussi Abram Cornaz fut-il très curieux de voir arriver la jeune fille qu'il prenait à son service.

L'oncle Samuel se hâta de retourner chez lui pour annoncer la nouvelle à sa filleule : il la trouva assise dans l'embrasure d'une fenêtre, occupée à faire des *reprises* au linge de la maison. La jeune fille, penchée sur son ouvrage, faisait voltiger l'aiguille avec rapidité, et, absorbée plus par les idées qui l'agitaient que par son travail, elle ne s'était pas aperçue de la présence de son parrain qui venait d'entrer dans la chambre. Celui-ci la regarde un moment sans rien dire. La grande douceur et le profond chagrin qu'on lisait sur le visage de la pauvre enfant, l'idée du complet abandon dans lequel elle se trouvait, certaine ressemblance avec son père, camarade d'enfance et ami de l'aubergiste durant de longues années, tout cela réuni fit une vive impression sur ce dernier. Décidément l'enveloppe égoïste qui jusque-là avait cuirassé son cœur, se fondait peu à peu, et il en fut presque au regret d'avoir été chercher à Marguerite de l'ouvrage hors de chez lui.

— Hé bien, dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, te voilà placée, et dans une fameuse maison encore; courage, petite, j'espère que tu feras quelque chose; le père Cornaz aime les gens actifs; vous vous arrangerez, j'en suis sûr.

En quelques mots, l'aubergiste apprit à Marguerite l'arrangement qu'il venait de faire et lui donna quelques détails sur la famille Cornaz, en lui recommandant surtout de *se faire bien venir* du père Abram, parce que, ajoutait-il, *on ne sait pas ce qui peut arriver.*

Marguerite éprouva un sentiment pénible à l'idée d'entrer chez un maître; une rougeur fugitive vint enflammer ses joues, mais elle réprima bientôt ce mouvement et la douce pensée d'être indépendante, de n'être à charge à personne, apporta un grand soulagement à ses peines.

Elle voulut rester environ une semaine chez son parrain avant d'entrer à la ferme pour remettre en bon état le linge de la maison, que ne pouvait raccommoder avec soin la vieille Suzanne (factotum de la Croix-Blanche), dont la vue devenait de plus en plus mauvaise.

Pendant ces quelques jours, l'oncle Samuel resta volontiers en compagnie de Marguerite; il l'entretint de ses anciennes connaissances de N*** et fit sur chacune des réflexions qui prouvaient que le *vieil homme* n'avait pas encore disparu.

Le lundi suivant étant arrivé, il accompagna sa filleule à la ferme, où il eut le plaisir de l'installer lui-même en l'absence du maître de la maison.

Le valet d'écurie et les autres domestiques virent sans jalousie la nouvelle venue, mais il n'en fut pas de même pour les deux servantes. Ce qui les indisposa tout d'abord, ce fut la jolie chambre réservée à Marguerite par les soins de l'oncle Samuel, chambre qu'on gardait jusque-là pour loger une visite à l'occasion. Mais le grand grief était tout simplement qu'elles ne se sentaient pas à l'aise avec la *nouvelle;* la sérénité et la modestie de la jeune fille leur imposaient.

A ce moment de notre récit, nous croyons devoir tracer en quelques mots le caractère de notre héroïne, puisque jusqu'à présent nous n'avons fait qu'ébaucher son portrait.

Quoique élevée aussi simplement que la moins riche des filles de son village, on devait reconnaître entre Marguerite et ces dernières une grande différence. Compagne assidue d'une mère maladive, ses habitudes sédentaires l'avaient toujours empêchée de prendre part aux plaisirs et aux distractions de la jeunesse de l'endroit. Elle avait vécu, en outre, d'une vie essentiellement intérieure; son esprit, éclairé par son cœur, avait donné à son jugement une maturité précoce, et à ses idées un courant que d'autres personnes ne gagnent souvent que par l'étude. Ajoutons pour terminer, la chose importante et par laquelle nous aurions dû commencer, Marguerite était animée d'une piété profonde et sincère; armée de la force que procure la foi, c'est d'un regard tranquille et confiant qu'elle envisageait l'avenir.

Quelques semaines se sont écoulées depuis l'entrée de Marguerite chez Abram Cornaz; son activité, sa douceur et ses grâces modestes ont porté leurs fruits; tout à la ferme se ressent de la présence de la jeune fille. Autour d'elle règnent l'ordre et la propreté; les disputes assaisonnées de *gros mots,* si fréquentes autrefois, sont devenues bien rares et promettent de disparaître tout à fait. Cet heureux résultat ne fut cependant pas atteint dès les premiers jours qui suivirent l'installation de Marguerite. Elle eut à supporter bien des méchancetés de la part des deux autres servantes qui ne se faisaient pas faute de lui *chercher noise* quand l'occasion se présentait, et Dieu sait si l'occasion se présente à ceux qui mettent un peu de bonne volonté à la chercher. Heureusement, les natures qui ne sont pas foncièrement mauvaises sont vite désarmées lorsque leurs attaques ne rencontrent que douceur et résignation. Les compagnes de Marguerite se lassèrent bientôt de la petite guerre qu'elles lui faisaient, et voyant, après tout, que son entrée à la ferme ne changeait en rien leur position, elles se radoucirent et eurent même le bon vouloir de refouler au fond de leur cœur le levain de jalousie que la supériorité évidente de la *nouvelle* avait fait naître.

Quant au père Cornaz, il avait beaucoup moins d'*humeur* qu'auparavant; il commençait à se plaire dans son intérieur que chaque jour semblait transformer. Plus de *nids à poussière,* de nappes et de rideaux déchirés, d'objets traînant pêle-mêle dans tous les coins... Au contraire, chaque chose est rangée, tout ce qui est en métal reluit joyeusement, et dans les vieux vases de la grande chambre, de magnifiques bouquets du jardin de la ferme remplacent les pipes cassées et les vieux bouts de cigares qu'ils contenaient d'habitude.

Un soir qu'il revenait des champs, harassé de fatigue, le fermier pria Marguerite de lui faire la lecture de son journal. Depuis lors elle demeura chargée de ce soin, et chaque jour après le souper elle s'acquittait à merveille de son rôle de lectrice. Il est bon d'ajouter que tous les gens de la ferme pouvaient assister à la lecture du journal, puisqu'elle avait lieu dans la cuisine où le père Cornaz prenait ses repas avec ses domestiques, suivant l'antique et patriarcal usage de nos campagnes.

(A suivre.)

Vieille coutume
dans le canton d'Argovie.

Le second dimanche de janvier est fête dans le Seethal supérieur, soit dans les communes de Meisterschwanden et de Fahrwangen. C'est le « Meitlisuntig » jour où l'on se croirait dans un monde renversé, car les femmes y règnent avec autorité sur le sexe fort. Femmes mariées et jeunes filles invitent leurs époux et leurs amis à une soirée familière à l'auberge du village, où se réunit toute la communauté, riches et pauvres. Les hommes s'attablent en face d'une bouteille et, de la chambre voisine, les jeunes filles viennent choisir leurs cavaliers pour la danse et, le tour terminé, elles les reconduisent à leurs places. A la fin du bal les jeunes filles font la conduite aux hommes jusqu'à leur porte.

Cette coutume qui se renouvelle toutes les années remonte, d'après la tradition, à 1712. Pendant la guerre de Villmergen, le vieux seigneur de Hallwyl, pas trop confiant dans la force de ses hommes qui étaient en campagne dans les troupes bernoises, équipa une troupe de femmes du Seethal avec lesquelles il se porta à leur aide. Au retour, il institua le « Meitlisuntig » à titre de reconnaissance du dévouement et de la bravoure déployés par les femmes de sa juridiction seigneuriale.

C'est à l'*almanach national vaudois*, dont nous avons déjà parlé dans notre précédent numéro, almanach qui contient 64 pages de texte très intéressant, et dont la couverture est illustrée des écussons fidèlement reproduits des principales localités de notre canton, que nous empruntons ce beau trait de patriotisme :

« L'alerte que l'approche de l'armée bernoise donna, en mai 1798, dans les environs d'Aigle, ne prouva autre chose que le bon esprit de ces contrées et le zèle de leurs habitants. — A Bex, la générale battit et tous les citoyens coururent aux armes. On admira tout particulièrement l'attitude énergique de la veuve de l'huissier Izot, qui, son fusil sur l'épaule, resta pendant trois heures de la nuit sur la place d'armes, avec la fermeté d'un grenadier, et refusa constamment d'entrer dans le corps de garde pour s'y chauffer, jusqu'au moment où l'on n'eut plus d'alarme.

Livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Un chef socialiste. Ferdinand Lasalle, par M. Maurice Muret. — Pierrot, par M. Philippe Monnier. — Dans l'Afrique allemande, par M. Michel Delines. — L'automobilisme, par M. le Commandant Espitallier. — Anglomanes. Roman américain de Mrs Burton Harrison, adapté par M. Jean Teriam. — Perspectives de la politique européenne, par M. Ed. Tallichet. — La sentinelle. Récit de Noël, de M. A. Mitropolski. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse. — Chroniques scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

Rapineau a passé tout l'été dernier à la campagne.

Un dimanche matin, en s'éveillant, il constate que la pluie tombe à torrents.

— Quel dommage, dit-il à sa femme, que nous n'ayons pas eu l'idée d'inviter les Durand à venir passer la journée ici. La politesse était faite et, par ce mauvais temps, sûrement ils ne seraient pas venus.

Dans une soirée, la maîtresse de la maison ordonne à son valet de chambre, encore tout novice, de faire circuler des rafraîchissements. Il revient avec un plateau contenant six verres pleins et quatre vides.

— Pourquoi ces verres vides? lui demande-t-elle. Il était inutile de les apporter.

— Madame, c'est pour les invités qui ne voudraient rien prendre.

En chemin de fer:

Un voyageur s'est livré à des voies de fait sur un de ses compagnons de voyage, et le chef de gare le menace de formuler une plainte.

— Voyons, dit l'inculpé d'une voix engageante, avec une centaine de francs, ne pourrait-on pas arranger l'affaire? Monsieur n'est pas mort, après tout, et il a été si insolent.

Le chef de gare (sur un ton de dignité blessée) — Et à qui offririez-vous ces cent francs s'il acceptait?

— Mais à vous, monsieur le chef de gare.

— A la bonne heure, nous pouvons nous expliquer.

THEATRE. — La troupe de M. Scheler a donné jeudi, devant une superbe salle, une fort bonne représentation du **Monde où l'on s'ennuie**. Ce chef-d'œuvre de Pailleron est certainement jusqu'à présent l'un des meilleurs spectacles de la saison. Le public n'a pas ménagé ses applaudissements, et tous nos artistes ont eu leur part au succès.

La direction annonce les spectacles suivants:

Dimanche, 16 janvier, en matinée, à 2 heures, **La Mendiante de St-Sulpice,** drame en 5 actes et 10 tableaux; le soir, à 8 heures, les **Deux Gosses,** pièce en 2 parties et 8 tableaux.

Jeudi, 20 janvier, le **Malade imaginaire,** de Molière.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. *1, 50.*

Causeries du Conteur vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2me édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. *1,50* la série.

Chansonnier vaudois, par C. Dénéréaz, fr. *1,80.*

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes réglures et de tous formats. — Confection sur commandes. — Copie de lettres et fournitures de bureaux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.